
Antonio A. Casilli, *En attendant les robots, Enquête sur le travail du clic*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. La couleur des idées, 2019, 394 p.

Michel Messu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/8582>

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Michel Messu, « Antonio A. Casilli, *En attendant les robots, Enquête sur le travail du clic*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. La couleur des idées, 2019, 394 p. », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 63 | 2020, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/8582>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Antonio A. Casilli, *En attendant les robots, Enquête sur le travail du clic*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. La couleur des idées, 2019, 394 p.

Michel Messu

- 1 L'ouvrage d'Antonio A. Casilli attire immédiatement l'attention en suggérant qu'il va nous livrer une réflexion prospective avant que n'advienne l'ère – espérée ou redoutée, et peut-être les deux à la fois – des robots. Mais c'est plutôt du côté de Beckett et de son *En attendant Godot* qu'il faut tourner les yeux puisque que la thèse de l'auteur revient à nous dire que cette dernière n'est qu'une illusoire prophétie. La raison profonde tenant à ce que la numérisation desdits robots ne peut se passer d'une intervention humaine dont l'ouvrage cherche à savoir de quel registre d'activité elle relève.
- 2 Le livre que nous propose A. Casilli est en effet un essai qui, dans l'univers flou que l'on nomme le numérique, cherche à établir que le triomphe de l'intelligence artificielle et sa possible suprématie sur l'intelligence humaine n'est qu'un leurre entretenu par les puissants conglomérats technologico-financiers qui dominent ledit numérique : les fameux GAFAM. Quel que soit l'angle sous lequel on appréhende leur contribution à l'avènement de l'ère du robot – et A. Casilli balaie large de ce point de vue –, il y a toujours, nous montre l'auteur, l'intervention de « petites mains » absolument nécessaires au développement de l'utopie/dystopie robotique. Que ce soit du côté des plateformes de gestion des métadonnées, de l'entraînement des algorithmes de *deep learning* ou des fonctions de contrôle des usages du Net, à chaque fois nous croisons une pléiade d'intervenants ponctuels assurant des tâches fractionnées qui demandent peu de compétences techniques, si ce n'est d'user de leurs doigts pour « cliquer » quand il le faut. C'est là le *digital labor* qui est au cœur de l'analyse d'A. Casilli.
- 3 Ce *digital labor*, concède l'auteur, soulève bien des problèmes analytiques qui, d'ailleurs, émergent, ici ou là, sous la forme de revendications sociales portées par ces travailleurs du clic, particulièrement dans les pays occidentaux où la protection sociale et

l'organisation des travailleurs sont de longue date très étendues – mais sur ce point l'auteur ne s'étend guère. Le plus souvent ces travailleurs en bout de chaîne sont recrutés dans les pays dits du Sud et viennent former une sorte d'armée de réserve de l'entreprise numérique. Armée généralement rémunérée des fractions de centime le « clic » pour des durées d'exécution bien souvent aléatoires. Aussi, par-delà la nature du lien juridique qui lie les individus qui composent cette dernière aux commanditaires du numérique, l'ouvrage livre une typologie tripartite du statut analytique qu'il convient de leur appliquer.

- 4 Le premier type de *digital labor* est caractérisé par la demande d'un service (Uber ou Deliveroo, par exemple). Il compose, ce faisant, une économie des petits boulots (*gig economy*) qui, par-delà la prestation réalisée (transport, livraison, aide à la personne, etc.), produisent des données (toutes sortes de données : sur les clients, sur la satisfaction de ces derniers, sur les multiples paramètres qui entrent en compte dans la réalisation de la prestation, etc.) qui, d'une manière ou d'une autre, seront ré-exploitées par les détenteurs des plateformes considérées. Autrement dit, selon A. Casilli, un travail supplémentaire masqué traverse la prestation fournie contractuellement.
- 5 Le deuxième type de *digital labor* que l'on rencontre au sein des plateformes numériques est qualifié par l'auteur de *microtravail*. Il est réalisé par une foule de « microtâcherons » qui exécutent, en bout de chaîne a-t-on dit, ce que les machines ne savent pas faire ou qu'il serait peu rentable de leur faire faire. C'est le « *human based computation* » dont le prototype avait été imaginé au XVIII^e siècle par le baron Wolfgang von Kempelen sous la forme d'un automate joueur d'échecs revêtu d'un costume ottoman mais assisté par un authentique joueur d'échecs fort bien dissimulé. Cette légende du Turc mécanique fera couler beaucoup d'encre et Amazon s'y réfère explicitement pour baptiser sa plateforme contrôlant son vaste catalogue de produits : *Mechanical Turk*. Celle-ci devait employer une multitude de tâcherons pour éliminer les doublons qui y figuraient. La procédure sera étendue par la suite à bien d'autres domaines. Les microtâches ainsi réalisées, consistant le plus souvent en quelques « clics » opportuns mais essentiels au bon fonctionnement des applications et autres sites Web, sont incontestablement le fait d'humains – et non de robots – susceptibles d'être rémunérés pour ce faire. Encore que ces « microtâcherons », comme les désigne l'auteur, puissent se présenter auprès des donneurs d'ordre comme des indépendants pratiquant une forme de *freelancing*.
- 6 Le troisième type de *digital labor* repéré dans l'ouvrage a trait à ce que A. Casilli appelle le « travail en réseau » ou encore l'activité des « produsagers ». Pour le dire simplement, c'est ce que nous faisons tous lorsque nous participons à la production de contenus, à l'enrichissement de données ou à leur correction, via les médias sociaux (Instagram, Facebook, etc.) ou des sites spécialisés (de traduction, par exemple). Là encore, des contributions fragmentées, plus ou moins complexes, mais parfois fortement chronophages, sont mobilisées pour améliorer les performances des plateformes. Mais cette fois, le lien avec un « travail » paraît plus ténu puisque nombre de produsagers se satisferont de gratifications symboliques, réputationnelles, peut-être même simplement narcissiques. On retrouve ici le débat déjà ancien sur la compréhension de ce que l'on a pu désigner comme un « travail gratuit ». A. Casilli nous y replonge pour se prononcer sur les approches antithétiques en termes de « travail » ou de « loisir », « travailliste » ou « hédoniste » selon sa terminologie, et

pour nous rappeler que des stratégies commerciales de la part des géants du Net sont à l'œuvre qui vont rendre indistinctes les contributions bénévoles des contributions commandées et rémunérées.

- 7 L'univers du *digital labor* est donc beaucoup plus diversifié, complexe et nébuleux qu'on veut bien l'imaginer lorsqu'on s'en tient à la dichotomie concepteurs-usagers, les premiers étant – transitoirement ? – relayés par des tâcherons du clic. L'univers du *digital labor*, pour A. Casilli, est une forme incoercible du capitalisme numérisé et toute son analyse le conduit à reprendre à nouveaux frais – dans la troisième partie de l'ouvrage – la réflexion sur le devenir de l'automation et dégager le sens socio-politique qu'il convient de lui accorder. À savoir, celui de l'émergence d'un nouveau prolétariat : le « prolétariat numérique ». Quant à la conclusion de l'ouvrage, elle tentera de renouer avec les lignes problématiques qui ont permis l'organisation du prolétariat industriel et, concession aux débats contemporains sur le revenu universel, elle débouchera sur une proposition de « revenu social numérique ».
- 8 Il était donc judicieux de confier la postface à la sociologue Dominique Méda qui y a trouvé de quoi prolonger sa propre réflexion sur le mouvement d'extension continue du travail dans nos sociétés. Toujours point de « fin du travail » à l'horizon donc.
- 9 Pour autant, l'analyse que nous propose A. Casilli souffre d'un défaut de méthode qui la rend quelque peu unilatérale, si ce n'est partielle. L'univers du numérique qu'il nous convie à prendre en considération est, par posture analytique dirons-nous, déjà fractionné et n'est envisagé que de manière métonymique. Un peu comme si les « petites mains » des ateliers des grands couturiers parisiens avaient pu donner la compréhension globale du phénomène « haute couture ». Le *digital labor* considéré par A. Casilli exclu, en effet, tout le volet de la conception/conceptualisation qui se trouve en amont des plateformes et autres dispositifs numériques. Pourtant, il faut bien que des escouades de mathématiciens, de logiciens et d'ingénieurs informaticiens produisent un travail d'élaboration des programmes pour que la machine numérique en arrive à mobiliser les « microtâcherons » décrits par l'auteur. Sans s'aventurer pour autant dans l'analyse qu'il conviendrait d'en faire, il peut paraître surprenant, lorsqu'on se prononce aussi nettement sur l'avenir de la robotique, de ne pas considérer ce qui se passe à l'autre bout de la chaîne. Pour le moins, à titre de préalable méthodologique, de justifier son éviction.
- 10 Le temps de la recension d'un ouvrage ne pouvant être celui de sa discussion, nous noterons seulement ce manque qui, à nos yeux, tend à l'inscrire dans un genre aujourd'hui bien répertorié, celui des *Subaltern Studies*. Avec cet ouvrage, A. Casilli se fait le promoteur des *Subaltern Studies* du numérique.

AUTEUR

MICHEL MESSU

Professeur honoraire, Centre PHILÉPOL, Université Paris Descartes, messumichel@gmail.com